

LES RENCONTRES DE FOOTBALL ENTRE LA FRANCE ET L'ITALIE :

miroir des relations franco-italiennes ? (1948-1966)

Stéphane Mourlane
Université de Nice

Comme l'écrit Pierre Milza en introduction d'un numéro précurseur de la revue *Relations internationales* :

“indicateur de la “puissance” et du “déclin” des nations, tantôt révélateur tantôt manipulateur du sentiment public, intégré aux stratégies offensives ou défensives des États, substitut de la guerre et instrument de la diplomatie, le sport est au centre de la vie internationale”¹.

C'est dans cette perspective que s'inscrit l'étude des rencontres de football entre les équipes nationales française et italienne au cours de la vingtaine d'année qui suit la Seconde Guerre mondiale.

Sur la scène internationale, les deux pays sont au cours de cette période engagés dans un processus de redressement visant à effacer les séquelles du conflit. Pour la France, il s'agit de retrouver son rang de grande puissance tandis que l'Italie est occupée à affermir sa réinsertion internationale amorcée après la chute du fascisme². Les rapports entre les deux pays sont, depuis la signature du traité de paix en 1947, placés sous le signe d'une l'amitié bilatérale, consacrée par la rencontre de Santa Margherita en février 1951, et d'une solidarité multilatérale qui s'exprime dans le cadre atlantique et européen. La formule des “deux sœurs latines”, si souvent évoquée pour traduire ce rapprochement, ne doit cependant pas occulter certaines vicissitudes dans les relations franco-italiennes où toutes les rivalités n'ont pas disparu³.

Dans ce contexte, le football, activité populaire de masse, qui présente de part et d'autre des Alpes une forte “capacité mobilisatrice et démonstrative des appartenances”⁴, tend à entretenir ou à réanimer, dans une mise en scène métaphorique de l'affrontement, l'antagonisme entre les deux pays. Par cette confrontation transportée dans le champ clos et pacifié du stade, le football constitue “un des plus forts vecteurs de l'identité nationale”⁵. En mettant l'accent sur le point de vue français, au travers en particulier des commentaires de presse⁶, il apparaît nettement que ce sport est en charge de participer activement à l'affirmation symbolique de la grandeur nationale⁷. Aussi, le football est-il producteur d'un discours dans lequel sont attribués à l'adversaire des stéréotypes qui, face aux transalpins dominateurs sur les terrains de football, prennent le plus souvent un caractère dévalorisant.

Une mise en scène de la rivalité franco-italienne

Les sept rencontres de football entre les équipes nationales française et italienne entre 1948 et 1966 revêtent chacune

une importance extraordinaire, quasiment sans équivalent. Elles revêtent une dimension singulière que l'on ne retrouve pas dans les autres confrontations de l'équipe de France. *France-Soir* indique ainsi en 1951 que “la petite sœur latine a toujours été le point de mire des footballeurs tricolores, et le match contre l'Italie fait date chaque saison dans le calendrier de l'équipe de France”⁸. Cette particularité est justifiée et renforcée par le même quotidien qui affirme, quelques années plus tard, que “dans le domaine du sport, la France sera toujours la rivale séculaire de l'Italie”⁹.

Ces rencontres sont de véritables événements qui captivent l'attention du public. Lorsque le 4 avril 1948 les deux équipes s'opposent pour la première fois depuis la fin de la guerre, le quotidien sportif *L'Équipe* constate “un intérêt passionné, une curiosité qui tourna à l'exaltation”¹⁰. Pour cette rencontre, ce sont 60 000 personnes qui se pressent au stade de Colombes. L'engouement des spectateurs ne faiblit pas par la suite, installant les rencontres France-Italie au premier rang des plus fortes affluences¹¹.

L'espoir de voir l'équipe de France s'imposer face aux Italiens concourt indiscutablement à renforcer l'intérêt porté à ces rencontres. Le bilan, systématiquement rappelé par la presse, fait en effet nettement pencher la balance en faveur des Italiens¹². L'hebdomadaire *France football* remarque, en 1966, que “la France ne sait pas venir à bout de son adversaire italien depuis des temps immémoriaux”¹³. Sa dernière victoire date plus précisément du 29 août 1920 lors des jeux Olympiques d'Anvers ; autant dire une éternité au regard de la chronologie des rencontres franco-italiennes qui débute le 15 mai 1910¹⁴. Il n'est alors pas étonnant que chaque rendez-vous soit considéré comme “la plus difficile rencontre internationale, celle dont le résultat a le plus grand retentissement”¹⁵. Par conséquent une éventuelle victoire de l'équipe de France, en rompant avec le passé, prendrait un caractère historique. Si l'attente du succès croît à mesure des rencontres, elle est toutefois déjà vive dans les premières années d'après-guerre. L'espérance se mêle à ce moment d'un sentiment de revanche laissé par le souvenir de défaites particulièrement amères, pas seulement pour des raisons sportives. Ainsi en 1948 et en 1951, la rencontre du 4 décembre 1938 à Naples est encore dans toutes les mémoires. *France football* rappelle “une ambiance extrêmement défavorable”¹⁶ tandis que *L'Équipe* précise que “ce jour-là, la passion était moins sur la pelouse que sur les gradins” et se souvient de “l'atmosphère de combat et la folle trépidation de la foule napolitain

taine qui dressait devant la vaillance des nôtres l'obstacle d'une insoutenable intolérance¹⁷. La ferveur nationaliste, véritable "ouragan populaire"¹⁸ selon *France football*, qui s'est exprimée bruyamment à cette occasion est à mettre en relation avec la radicalisation du contexte international et du régime mussolinien qui avait fait des activités et des manifestations sportives un vecteur majeur de sa propagande¹⁹. En France, le souvenir de cette rencontre, vécue sur le moment comme une véritable agression non seulement par les joueurs²⁰, mais aussi par l'opinion, se superpose au lendemain de la guerre, dans la mémoire collective, au ressentiment à l'égard des Italiens accusés d'avoir porté en entrant dans le conflit aux côtés de l'Allemagne un "coup de poignard dans le dos" des Français. La vague d'italo-phobie qui touche certains secteurs de l'opinion laisse à craindre que le terrain de football, en particulier en 1948, ne



devienne le théâtre de démonstrations d'une hostilité virulente. La presse sent poindre la menace et *L'Équipe* juge bon de d'écrire : "Afin d'éviter les interprétations erronées, hâtons-nous de dire en hommage à l'esprit nouveau qui règne en Italie, que l'événement en question est placé, sans exception aucune, dans son cadre véritable, celui d'une partie de football, jouée sous le signe de la cordialité et du sport par les joueurs des deux pays, qui ont trouvé main dans la main le chemin de la bonne entente."²¹

L'appel à l'apaisement semble avoir été entendu puisque aucun incident n'est relevé le 4 avril 1948, ni lors des rencontres suivantes qui se déroulent en France. La volonté de la presse française de dissocier le football des dérives nationalistes est telle qu'elle ne donne aucun écho au mauvais accueil réservé par le public gènois à l'équipe de France en 1951, qui suscite pourtant l'inquiétude des deux ministres

des Affaires étrangères²². L'épisode apparaît aux diplomates d'autant plus grave qu'il est une réponse au dramatique incident survenu l'année précédente lors d'une étape du Tour de France au cours de laquelle les coureurs cyclistes italiens ont été contraints à l'abandon, victimes de lapidations.

Le souci sincère manifesté par la presse française de modérer les passions nationales n'écarte cependant pas une certaine ambiguïté dans les commentaires. L'écrivain Antoine Blondin, chroniqueur au journal *L'Équipe*, peut écrire qu'il n'aime pas "qu'on assimile le sport à la guerre, le champion au soldat"²³, il n'en demeure pas moins que les journalistes recourent abondamment à la métaphore belliqueuse qui renforce la mise en scène de l'affrontement, cette "guerre ritualisée", déjà symbolisée par les hymnes et les drapeaux nationaux ainsi que la présence des représentants de l'État dans les tribunes²⁴. Quelques exemples relevés dans les articles rapportant la préparation des joueurs la veille des rencontres sont significatifs. Le correspondant de *L'Équipe* écrit en 1948 que "nos gars vivent à Maison Laffitte les dernières heures qui les séparent du combat"²⁵; en 1951 "La squadra azzurra fourbit ses armes"²⁶. L'état d'esprit qui anime la rédaction de ce quotidien est révélé par son directeur, Jacques Goddet, qui estime, dans un éditorial, que "la mise en valeur du talent en matière sportive ne peut s'exprimer que dans le combat"²⁷. Certes, le football n'est pas la guerre²⁸. Toutefois, la phraséologie employée par les journalistes indique qu'il fonctionne comme une représentation allégorique qui, dans un contexte de relations pacifiques, permet aux nations de se mesurer l'une à l'autre. Dans cette perspective, "l'idée que le sport constitue une vitrine de la puissance est ancrée dans les mentalités"²⁹ et prend une résonance particulière dans une France habitée par "la hantise du déclin"³⁰.

La puissance française en question

En 1948, on peut lire dans *L'Équipe* :

"Désormais un match international ne se suffit plus à lui-même, quels que soient l'intérêt et la passion qu'il suscite. On cherche à lui trouver immédiatement une signification plus générale, à faire servir l'établissement d'une hiérarchie internationale, mondiale, européenne, ou plus modestement d'ordre géographique."³¹

Compte tenu des résultats décevants de l'équipe de France face aux Italiens, l'accent est surtout mis dans la presse sur la concurrence dans l'aire latine aux contours géopolitiques moins affirmés. En circonscrivant au cadre latin les rencontres franco-italiennes de football, l'objectif est en effet d'atténuer la portée des résultats sur la représentation que les Français se font de la vie internationale dans laquelle la destinée du pays se joue principalement à l'échelle continentale ou mondiale. L'argutie, pour autant qu'elle ait un effet, ne fait que déplacer le problème de l'interprétation extra sportive des difficiles confrontations avec l'Italie sur un autre terrain aussi sensible. La recon-

• *France-Italie 1938* : Source : *Match* 14 juin 1938, n° 630, bibliothèque de la FFF
France-Italie (1-3) le 12 juin 1938 à Paris. Couverture : de gauche à droite : Meazza (I), Veinante (F), Serantoni (I), Diagne (F), Andreolo (I), Foni (I), Heisserer (F)

naissance de la suprématie latine à un pays traditionnellement considéré comme la “ petite sœur latine ” (ce qui est en soit un bouleversement) réactive une sourde controverse entre les deux pays sur la capacité de chacun à se montrer le plus digne représentant de la culture latine³². Le football s’intègre alors dans une opposition qui n’est pas sans peser sur la définition de l’identité nationale. Il prend place dans un ensemble de phénomènes sociaux, religieux, moraux, esthétiques, scientifiques et techniques communs à certaines nations et dont la compétition permet à chacune d’étalonner son rayonnement, sa puissance et celle des autres. Jacques Goddet lance un avertissement évocateur au lendemain de la défaite de 1951 :

“On a dit que les ballets de danse étaient un moment de civilisation. Le football, qui est le ballet du sport est devenu lui aussi un moment de civilisation, n’y prenons pas trop de retard.”³³



La déception provoquée par les médiocres résultats de l’équipe de France face à la *Squadra azzurra* dépasse indiscutablement le seul domaine sportif. Chaque revers blesse l’orgueil national des Français.

La blessure est d’autant plus vive que les commentateurs sportifs laissent fréquemment supposer avant les rencontres une supériorité française. En 1948, *L’Équipe* affiche une grande confiance car “on affirme volontiers que le football français est celui dont l’évolution est la plus marquante depuis la guerre”³⁴. Ce constat s’appuie sur les bons résultats obtenus par l’équipe de France qui s’est imposée à huit reprises lors de ses dix dernières rencontres. Dix ans plus tard, l’optimisme est toujours de mise avant d’affronter les Italiens à Colombes. Pourtant si cette rencontre, qui se termine sur une marque nulle, interrompt une série de six défaites consécutives depuis la rencontre mythifiée du 5 décembre 1937³⁵, elle ne répond pas aux attentes nées de

la prestation française lors de la précédente coupe du monde. L’équipe qui affronte la *Squadra azzurra* au mois de novembre est en effet auréolée de sa troisième place, obtenue au mois de juin en Suède dans une compétition pour laquelle l’Italie n’a, quant à elle, pas réussi à se qualifier. On répète à l’envi que les joueurs transalpins ne sont plus à la hauteur de leur réputation, qu’ils ne jouent plus avec le brio de leurs prédécesseurs qui ont dominé le football international dans les années trente³⁶. Certains *azzurri* de cette époque ont été “élevés au rang de divinités”³⁷ par la propagande fasciste et, après la guerre, figurent encore, à l’image de Giuseppe Meazza, au panthéon des plus brillants joueurs de l’histoire du football. Comparée à cette équipe glorieuse, la *Nazionale* des années 1950 et 1960 apparaît moins dominatrice. Il ne semble donc pas présomptueux d’espérer une victoire française. L’équipe de France semble en outre disposer de certains atouts dont les Italiens sont dépourvus, notamment sur le plan tactique. Avant la rencontre de 1948, *L’Équipe* prétend que “l’Italie n’a pas encore assimilé le WM”³⁸. Ce schéma tactique, qui consiste à aligner trois défenseurs, quatre milieux de terrains et trois attaquants, représente selon les commentateurs français l’expression la plus moderne du football. Alors que l’équipe de France, qui met en œuvre ce dispositif, est considérée comme “la championne de la tactique”³⁹, il n’est pas loin de penser que le football apporte ici sa contribution au tableau si souvent brossé d’une Italie en retard, où domine la confusion et l’absence d’organisation.

Quoi qu’il en soit, ce type de présomption rend les défaites très amères. Les commentaires portent dans leur emphase la marque de la déception. À la veille de la rencontre du 9 novembre 1958, *L’Équipe* évoque ainsi “38 années d’humiliation”⁴⁰. Le journaliste qui assiste à Gênes, le 3 juin 1951, à la défaite française confirme la profondeur et l’intensité de ce sentiment. Face à un nouvel échec cuisant (1-4), il ressent même le besoin de réduire la portée de l’événement afin d’en atténuer les effets.

Il écrit : “Sans oublier que le football n’est qu’un jeu et non une affaire d’État, je vous jure qu’on était pas tellement fiers, nous autres Français dans la tribune du stade Ferraris.”⁴¹

Le même jour Jacques Goddet titre son éditorial : “Le match déshonorant” ajoutant que “notre amour-propre a été touché”⁴².

Le comportement jugé affligeant des joueurs français au cours de cette rencontre accentue le désagrément. D’une manière quasi-unanime, la presse leur reproche d’avoir failli par manque de courage, de vaillance et de combativité. L’équipe de France en tant que représentation nationale (l’expression est fréquemment employée à dessein) se doit de véhiculer les valeurs constitutives de la nation et héritées de son histoire, en particulier militaire. En revêtant le maillot bleu frappé du coq, les joueurs deviennent les emblèmes de la France et des Français, pour qui le goût des uniformes et du panache est resté vivace⁴³.

• *France-Italie 1948* : Source : *Miroir sprint* 6 avril 1948, p. 8, bibliothèque de la FFF

France-Italie(1-3) le 4 avril 1948 à Paris. Commentaire : “Les buts français sont sérieusement menacés et Jonquet vient de repousser la balle que le vent a légèrement déportée.

De gauche à droite : Cuissard (F), Menti (I), Marche (F), Mazzola (I), Loik (I), Jonquet (F), Domingo (F), Heisserer (F), Annovazzi (I), Grillon (F).”

Si, selon le mot de Montaigne, “il y a des pertes triomphantes à l’envi des victoires”, bien des signes montrent que les défaites face aux Italiens ne sont pas toujours assumées, loin s’en faut. La remarque formulée par *France-Soir* en 1956 est, de ce point de vue, révélatrice. On peut ainsi lire dans les colonnes de ce grand quotidien populaire :

“L’histoire de France-Italie n’est qu’un long chemin de croix où l’équipe de France a presque toujours buté, pour des motifs dont elle n’avait pas en chaque occasion la responsabilité totale.”⁴⁴

Cette disculpation partielle des joueurs a pour fonction de limiter la charge symbolique de leurs déboires sur l’ensemble de la nation. Reste alors à désigner les circonstances atténuantes.



L’arbitrage est tout d’abord mis en cause. L’arbitre est principalement suspecté de prendre le parti des Italiens. Ce grief ne date pas de l’après-guerre puisque déjà lors de la coupe du monde de 1934, l’envoyé spécial du journal *L’Auto* relevait que “l’arbitre conduisit les opérations avec une telle désinvolture qu’il paraissait fréquemment être le 12^e homme de l’Italie”⁴⁵. Depuis, chaque match semble apporter une nouvelle preuve de cette injustice, que la presse dénonce avec vigueur. Les rencontres de 1948 et 1956 constituent les points d’orgue de ces accusations. *L’Équipe* note ainsi dans son compte rendu du match de 1948 :

“Si M. Ellis n’avait pas autant tardé à se montrer moins indulgent envers les irrégularités des défenseurs italiens, l’équipe de France eût probablement mené à la marque dès la 24^e minute.”⁴⁶

De même, en 1956, *Paris-presse* affirme :

“Si l’arbitre yougoslave avait sanctionné le coup de pied au derrière que reçut Panverne de la chaussure de Chiavella, le premier but n’y était pas. Quant au second, le ballon était sorti.”⁴⁷

L’hebdomadaire *France football* confirme l’invalidité de ce deuxième but et propose à ses lecteurs de nombreuses photographies qui l’attestent⁴⁸.

L’arbitrage n’est pas le seul élément à jouer en défaveur des Français. Le choix des dates des rencontres est aussi estimé préjudiciable. Le raisonnement n’évite pas l’incohérence puisqu’en 1948, il est déploré que la rencontre se déroule en milieu de saison ; en 1951 à la fin. Toutefois, l’argument vise à stigmatiser la mauvaise préparation de l’équipe de France qui ne se présente pas face à l’équipe d’Italie dans les meilleures dispositions physiques.

Jacques de Ryswick instruit en 1951 dans *L’Équipe*, “le procès de notre politique de représentation nationale qui continue à être inexistante”⁴⁹. Cette année-là, outre la date de la rencontre jugée peu opportune, trois jours après une journée de championnat de France, l’équipe de France a dû effectuer un long voyage en train de quinze heures pour rejoindre Gênes. De plus, elle a trouvé à se loger dans un village de l’arrière-pays à une heure trente de route du stade où se déroulent les entraînements et le match. La responsabilité d’une telle organisation est imputée à la Fédération, qui fait l’objet de critiques virulentes. Lors de la rencontre suivante, en 1956, *Le Figaro* traduit un sentiment unanimement partagé en titrant :

“Les dirigeants du football français ne doivent pas engager son prestige avec semblable légèreté.”⁵⁰

L’irritation de la presse est d’autant plus vive qu’il est fait remarquer que la fédération italienne fait preuve pour sa part d’un plus grand sens des responsabilités, notamment en aménageant le calendrier des compétitions nationales en fonction des matchs de la *Squadra azzurra*, ce qui permet de réunir les joueurs une semaine avant chaque rencontre.

L’argument le plus fallacieux pour justifier les revers français réside sans aucun doute dans les invocations du ciel, au propre et au figuré. *France football* écrit que “le ciel favorise les Transalpins en faisant souffler le vent ou tomber la neige”⁵¹. Est-il besoin de dire que les conditions atmosphériques influent de la même manière sur le comportement des deux équipes ? Il est plus utile de remarquer que ce type de formule, aux vertus incantatoires, habituelles dans la presse populaire et sportive, renseigne sur le désarroi que font naître les rencontres franco-italiennes. Les défaites relèvent en quelque sorte d’un inéluctable destin qui fait de l’Italie une “bête noire”⁵² et les rencontres contre les Italiens des “matchs maudits”⁵³.

• *Italie-France 1951* : Source : *Miroir sprint*, 4 juin 1951, n° 260, bibliothèque de la FFF
Italie-France (4-1) à Gênes le 3 juin 1951. Couverture : Alpsteg (F) avec Cervato (I), à droite Tognon (I).

Sous ces différents aspects, la rhétorique journalistique dans le domaine du sport est empreinte de chauvinisme. Mais l'exaltation de l'identité française se heurte face aux Italiens, sur les terrains de football, à un obstacle de taille, propre à contrarier la représentation collective de la nation. La presse propage un discours, par l'usage notamment de faux-fuyants, qui tente de dépasser la contradiction d'un pays puissant (ou qui se représente comme tel) vaincu par un pays sur lequel est porté traditionnellement un regard condescendant⁵⁴. Il semble, de ce fait, plus difficile encore pour les Français de s'accommoder de défaites qui ébranlent une hiérarchie des nations ancrée dans leur imaginaire. Le football pose donc non seulement la question de la définition du groupe national, mais aussi celle de son rapport à l'altérité. En ce sens, il constitue un puissant vecteur de médiation et de représentation des Italiens en France.



Un vecteur de représentation des Italiens

Comme le remarque Robert Frank, "l'image de l'Autre n'est pas une image en soi, mais pour soi, une image-prétexte destinée à se représenter soi-même. Les défauts et les qualités de l'Étranger-type servent à faire valoir les qualités que l'on s'arrogé"⁵⁵. Le football n'échappe pas à cette analyse. Le discours sportif se présente même comme un espace privilégié d'expression des stéréotypes et des préjugés souvent dévalorisants. Pour justifier les échecs de l'équipe de France, il est en effet commode de puiser dans "tout un fond d'idées reçues, de mythes, de stéréotypes, de réflexes créés par le milieu socio-familial et par l'éducation"⁵⁶ sur le caractère national présumé du voisin transalpin.

S'il leur est difficile d'admettre la supériorité italienne, les Français sont néanmoins prêts à reconnaître aux *Azzurri* des qualités. Les footballeurs italiens possèdent, selon

L'Équipe, "une excellente technique individuelle, une frappe de balle vive et forte, une virilité de jeu, une vitesse d'intervention et d'exécution remarquable"⁵⁷. *France football* complète le compliment en écrivant :

"Plus que la vitesse de course, la détente est l'expression la plus pure du tempérament sportif italien."⁵⁸

On trouve même en Italie au milieu des années 1950 l'incarnation du "footballeur parfait"⁵⁹ en la personne du meneur de jeu de la Juventus de Turin et capitaine de la *Squadra Azzurra* : Gian Piero Boniperti. Les Italiens courent vite, sautent haut mais ce sont aussi des "virtuose du ballon". Le terme revient fréquemment sous la plume des journalistes français. Certains joueurs sont qualifiés, à l'instar de Gino Cappello, coéquipier de Boniperti, comme des "artistes de la balle"⁶⁰. Ce type de louange n'est cependant pas dénué d'ambiguïtés. Il peut en effet être interprété comme une confirmation du point de vue stéréotypé largement répandu dans les mentalités collectives selon lequel la meilleure expression du caractère national italien est artistique. Provenant d'un pays qui revendique hautement un héritage cartésien, l'appréciation n'est pas forcément flatteuse.

Moins équivoques sont certaines allégations qui empruntent au "lexique péjoratif ou réducteur" enfermant l'image de l'Italie⁶¹. Depuis la fin du XIX^e siècle, l'Italien est présenté comme traître et malhonnête⁶². Ces traits de caractère supposés affleurent avec une acuité particulière dans le football. Il est notamment observé que les Italiens ne respectent pas l'esprit du jeu à la lettre contrairement aux Britanniques, aux Nordiques... et aux Français. C'est le constat de l'envoyé spécial de *France football* parti assisté en 1948, quelques jours avant le match France-Italie au derby turinois entre le Torino et la Juventus⁶³. Le journaliste français assiste ce jour-là sur le terrain à une rixe générale qui tend à démontrer, selon lui, que les Italiens sont incapables de conserver le contrôle d'eux-mêmes et qu'ils sont prêts à se livrer aux pires brutalités.

La rencontre du 3 juin 1951 focalise les récriminations des commentateurs français. Les blessures de Baratte, qui rentre en France sur une civière, et de Cuissard obligé de poursuivre le match le bras en écharpe (le règlement ne permet qu'un seul remplacement, avant la mi-temps) témoignent de l'agressivité des joueurs italiens. Le numéro dix de la *Squadra azzurra*, Benito Lorenzi cristallise les reproches. On reconnaît certes le talent du joueur de l'Inter de Milan, mais il est selon *France-Soir*, "trop souvent incorrect dans ses charges et truqueur au possible"⁶⁴. Même le journal *Le Monde*, habituellement peu versé dans la polémique sportive, le décrit comme un "tout mauvais"⁶⁵. Doté d'une brillante technique individuelle, brutal et truqueur, Lorenzi fait figure d'archétype du joueur italien tel qu'il est représenté en France. L'inclinaison des Italiens à défendre vigoureusement leur but en contrecarrant le déploiement du jeu adverse par tous les moyens est renforcée, selon les commentateurs,

• *Italie-France 1962 : Miroir sprint*, 7 mai 1962, n° 831, bibliothèque de la FFF
Italie-France (2-1) le 5 mai 1962 à Florence."Maldini (ballon), Kopa, De Bourgoing, Radice, Hidalgo".

par l'évolution générale du football transalpin où se répand le *Catenaccio*. Cette tactique très défensive, qui consiste avant tout à empêcher l'adversaire de marquer, est de ce fait peu appréciée en France.

“L'affaire des crampons”, qui marque la rencontre du 15 février 1956, amplifie les présomptions qui pèsent sur les joueurs italiens. En effet, dans cette affaire abondamment relatée par la presse, reproche leur est fait de ne pas avoir respecté loyalement les règles du jeu. Il sont accusés de ne pas s'être conformés à l'usage qui veut que sur une pelouse verglacée, les joueurs, qui réduisent la taille de leur crampon par souci d'équilibre, prennent soin d'enfoncer et de cisailer les clous fixant ces crampons afin de ne pas blesser l'adversaire.

Pour étayer cette accusation, l'ailier gauche français, René Bliard montre aux journalistes son soulier ouvert comme par un rasoir, tandis que l'état du ballon, dont *France football* propose une photographie, plein d'estafilades et de coupures, apporte une preuve supplémentaire du mauvais esprit transalpin.

Peu importe que dans les jours qui suivent la rencontre la presse française vienne quelque peu contrebalancer les déclarations des joueurs au sortir des vestiaires, en réfutant l'intentionnalité de ce procédé⁶⁶, le mal est fait et le doute s'est installé dans l'esprit des lecteurs quant à la probité des joueurs italiens.

Si l'on suit la réflexion de Norbert Elias s'articulant autour du procédé de codification et de réglementation des affrontements corporels dans des compétitions sportives par une euphémisation et une limitation de la violence qu'il considère comme une étape importante dans l'évolution de la civilisation occidentale⁶⁷, les imputations françaises prennent un sens plus global. Elles traduisent ce “regard colonialiste”, dépréciateur, qui structure l'image archaïque de l'Italie en France⁶⁸.

Pour compléter le sombre portrait des Italiens qui se dessine en creux dans la presse lors des matchs France-Italie, les dirigeants sont présentés comme des tricheurs, maîtres dans l'art de l'arrangement, toujours prêts à recourir à des moyens astucieux pour parvenir à leurs fins.

En ce qui concerne les rencontres de football, la presse française met notamment en doute, de manière fort insidieuse, l'authenticité de la nationalité italienne de certains joueurs. La question est posée en particulier à propos des émigrés ou fils d'émigrés en Amérique du Sud⁶⁹.

En 1956, *France football* demande à propos de l'inter gauche et joueur de la Fiorentina, Michelangelo Montuori : “Est-il argentin ? Est-il italien ?”. “Cheveux crépus, teint basané, nez cornu, petits yeux bridés et rieurs : l'homme n'a rien physiquement d'un transalpin”⁷⁰ répond le même hebdomadaire. *Paris-Presse* se montre plus explicite encore en titrant :

“Pour battre la France les Italiens comptent sur un Argentin.”⁷¹

Ce quotidien, généralement peu complaisant envers l'Italie, suspecte ouvertement les dirigeants italiens de manigance en affirmant que les sélectionneurs de la *Squadra Azzurra* “malgré toutes leurs recherches, (ils) n'ont pu trouver un indice susceptible de prouver une ascendance italienne, fût-elle chimérique” à un autre joueur de la Fiorentina, l'ailier droit brésilien Julhino.

L'image globalement négative des Italiens proposée par la presse puise non seulement parmi les préjugés les plus répandus, mais contribue aussi, sans doute, à en renforcer les effets. Leur légèreté d'artistes, leur incorrection et leur malhonnêteté dans la pratique du football tendent à démontrer que comme dans d'autres domaines, il ne peut être fait confiance aux Italiens.

Les rencontres de football entre la France et l'Italie fonctionnent finalement comme un miroir des relations franco-italiennes.

Le miroir est déformant dans le regard des Français, puisque la préséance que la France tente d'imposer à l'Italie dans les rapports internationaux est mise à mal sur les terrains de football⁷². Si l'on considère que “le peuple ressent plus durement la défaite d'un sportif que l'échec de la France à n'importe quel sommet économique européen”⁷³, les résultats des rencontres France-Italie ne sont pas sans effet sur l'appréciation que font les Français du statut de leur pays sur la scène internationale⁷⁴.

Le miroir est aussi grossissant et à double face dans le reflet qu'il offre des Italiens. De ce point de vue, on ne peut que s'interroger sur la validité du projet du président emblématique de la FIFA, Jules Rimet, qui espérait faire du football un facteur du rapprochement des peuples⁷⁵. L'expérience des rencontres franco-italiennes révèle en la matière bien des contrastes.

D'un côté se déploie un système de représentation figé au sein duquel les préjugés et stéréotypes négatifs continuent de briller.

Ainsi, la presse française attribue volontiers à l'équipe nationale d'Italie des qualités et des défauts selon la perception que l'on se fait traditionnellement en France de cette nation comme pourrait l'attester la confrontation et le croisement avec d'autres sources. En relayant les représentations stéréotypées, on ne peut donc pas dire que le football, ou plus exactement les commentaires qui l'accompagnent, participe à une meilleure compréhension et acceptation des différences. Mais, il est entendu que dans le cadre des rencontres de football entre la France et l'Italie, comme dans le cadre plus général des relations entre les deux “sœurs latines”, la dévalorisation de l'un participe d'un processus de valorisation de l'autre, et non pas d'une inimitié profondément enracinée.

On peut même penser à l'inverse, et c'est là une autre face du miroir, que les victoires de la *Squadra Azzurra* contribuent



• **France-Italie 1966** : *Miroir sprint*, 21 mars 1966, n° 1033, p. 19,

bibliothèque de la FFF France-Italie (0-0) le 19 mars 1966 à Paris.

Commentaire : "Beaucoup d'antijeu. Le marquage individuel étant de rigueur entre les deux équipes, il y eut une multitude d'actions irrégulières.

Gondet (9) ayant échappé à Rosato, celui-ci a plongé sur la balle à la manière d'un gardien de buts et il reçut un coup de genou à la tête. Cette situation qui fait penser à une phase de rugby comprenait entre autres participants : Simon, Facchetti, Baraffe, Pirovano, Corso".

à la pénétration en France d'une représentation globalement positive de l'Italie. Autant que les effets du miracle économique et peut-être plus, pour une certaine frange de la population, moins informée, les footballeurs italiens donnent de leur pays une image dynamique qui concourt à la reconnaissance d'un statut de puissance dans l'opinion française, même si cela se fait parfois de mauvaise grâce.

Reste que du point de vue de la compétition sportive, "s'il n'a pas été écrit sur les tables de la loi que la suprématie du football en Europe occidentale devait demeurer italienne jusqu'à la fin du siècle"⁷⁶, comme le fait remarquer *L'Équipe* au lendemain de la guerre, il a cependant fallu à l'équipe de France patienter jusqu'à son extrême fin pour imposer la sienne. •

Annexe 1

1.1. Les résultats des rencontres de football entre la France et l'Italie (1910-2000)

15 mai 1910	Italie-France	6-2
9 avril 1911	France-Italie	2-2
17 mars 1912	Italie-France	3-4
12 janvier 1913	France-Italie	1-0
29 mars 1914	Italie-France	2-0
18 janvier 1920	Italie-France	3-1
29 août 1920	France-Italie	3-1
20 février 1921	France-Italie	1-2
22 mars 1925	Italie-France	7-0
24 avril 1927	France-Italie	3-3
29 mai 1928	France-Italie	3-4
25 janvier 1931	Italie-France	5-0
10 avril 1932	France-Italie	1-2
17 février 1935	Italie-France	2-1
5 décembre 1937	France-Italie	0-0
12 juin 1938	France-Italie	1-3
4 décembre 1938	Italie-France	1-0

Affluence

4 avril 1948	France-Italie	1-3	Colombes	60 074
3 juin 1951	Italie-France	4-1	Gênes	52 500
11 avril 1954	France-Italie	1-3	Colombes	61 382
15 février 1956	Italie-France	2-0	Bologne	45 000
9 novembre 1958	France-Italie	2-2	Colombes	58 122
5 mai 1962	Italie-France	2-1	Florence	45 000
19 mars 1966	France-Italie	0-0	Paris	31 795

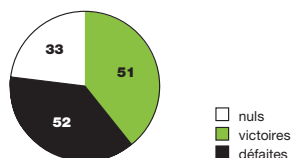
8 février 1978	Italie-France	2-2
2 juin 1978	France-Italie	1-2
23 février 1982	France-Italie	2-0
17 juin 1986	France-Italie	2-0
16 février 1994	Italie-France	0-1
11 juin 1997	France-Italie	2-2
3 juillet 1998	France-Italie	0-0
2 juillet 2000	France-Italie	2-1

1.2. Répartition par période des résultats des rencontres de football entre la France et l'Italie

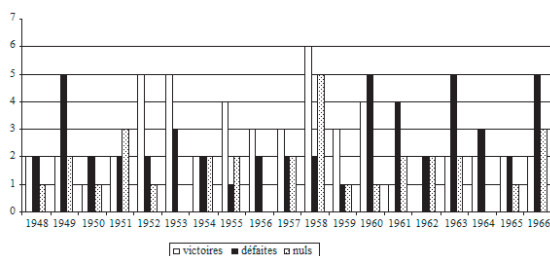
Période	Victoires françaises	Victoires italiennes	Marques nulles
1910-1938	2	12	3
1948-1966	0	5	2
1966-2000	4	1	3

Annexe 2

2.1. Résultats de l'équipe de France (1948-1966)



2.2. Répartition des résultats de l'équipe de France par année (1948-1966)



- 1 _ P. MILZA, "Sport et relations internationales", *Relations internationales*, n°38, été 1984, p.156.
- 2 _ P. GUILLEN, "La réinsertion internationale de l'Italie après la chute du fascisme (1943-1947)", *Relations internationales*, n°31, automne 1982, p. 333-349.
- 3 _ Sur les relations franco-italiennes au cours de la période voir notamment : P. GUILLEN, "Les relations franco-italiennes de 1943 à 1949", *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-juin 1976, p. 112-160 ; J.B. DUROSELLE, E. SERRA (a cura di), *Italia e Francia (1946-1954)*, Milano, Franco Angeli, 1988 ; S. MOURLANE, "Aspects des relations franco-italiennes, 1958-1962", *Cahiers de la Méditerranée*, n°56, juin 1998, p. 155-173.
- 4 _ C. BROMBERGER, "Le football, phénomène de représentation collective" in P. BONIFACE (dir.), *Géopolitique du football*, Bruxelles, Complexe, 1998, p.45
- 5 _ A. SONNTAG, "Le football, image de la nation", in P. BONIFACE (dir.), *op. cit.*, p.31
- 6 _ Selon Édouard SEIDLER, "La France est l'un des pays où l'importance de la presse sportive est la plus grande" in *Le Sport et la presse*, Paris, A. Colin, 1964, p.10. Une étude consacrée à la répartition de la presse française par sujet principal en 1958 (*Presse-Actualité*, n°60, novembre 1961) recense 231 titres consacrés aux «jeux de plein air, gymnastique et sport». Parmi ces publications (de nombreuses sont des bulletins de clubs ou de fédérations) nous avons porté principalement notre attention sur le quotidien *L'Équipe* et l'hebdomadaire spécialisé *France football*. *L'Équipe* tire, dans les années 1960, en moyenne à 250 000 exemplaires mais le Centre d'étude des supports de publicité reconnaît à ce journal plus de 750 000 lecteurs quotidiens et 2 225 000 le lundi. Ces lecteurs sont majoritairement des hommes jeunes ayant un niveau d'instruction supérieur à la moyenne. *France football* est réalisé par la rédaction de *L'Équipe* et tire à 130 000 exemplaires. Nous avons complété ce corpus par la consultation des quotidiens de la presse d'information nationale dans les colonnes desquels l'actualité sportive tient une place croissante. D'après Édouard SEIDLER, «La presse d'information consacre, selon les cas, de 10 à 20 % de son budget à la rubrique sportive».
- 7 _ La remarque vaut également à propos de l'Italie. Voir P. DIETSCHY, "L'Italie vue des tribunes. Sport et histoire dans l'Italie contemporaine", *19/20 Bulletin du centre d'histoire contemporaine de l'université de Franche-Comté*, n°5, 2001, p. 35-46.
- 8 _ *France-Soir*, 3 juin 1951.
- 9 _ *France-Soir*, 8 novembre 1958.
- 10 _ *L'Équipe*, 4 avril 1948.
- 11 _ Cf. annexe 1.1.
- 12 _ Cf. annexe 1.2.
- 13 _ *France football*, n°1044, 15 mars 1966
- 14 _ La chronologie et les résultats des rencontres France-Italie sont présentés en annexe 1.1.
- 15 _ *L'Équipe*, 29 mai 1951.
- 16 _ *France football*, n°106, 31 mars 1948
- 17 _ *L'Équipe*, 4 avril 1948.
- 18 _ *France football*, n°271, 29 mai 1951.
- 19 _ Cf. F. FABRIZIO, *Sport et fascismo. la politica sportiva del regime, 1924-1936*, Firenze, Guaraldi, 1976 ; P. DOGLIANI, "Sport and fascism", *Journal of Modern Italian Studies*, 2000, p. 326-341
- 20 _ En réaction, lors du traditionnel banquet d'après match rassemblant joueurs et dirigeants des deux équipes, le capitaine français se leva pour entonner la Marseillaise, reprise en coeur par ses coéquipiers.
- 21 _ *L'Équipe*, 1^{er} avril 1948.
- 22 _ B. BAGNATO, "France-Italie : regards croisés au lendemain de la Seconde guerre mondiale", *Cahiers de l'IHTP*, n°28, juin 1994, p. 63.
- 23 _ *L'Équipe*, 14 avril 1954.
- 24 _ I. RAMONET, "Football et passions nationales", in P. BONIFACE (dir.), *op. cit.*, p. 55.
- 25 _ *L'Équipe*, 3-4 avril 1948.
- 26 _ *L'Équipe*, 3 juin 1951.
- 27 _ *L'Équipe*, 4 juin 1951.
- 28 _ Le point de vue est nuancé par Ignacio RAMONET dans un article au titre provocateur : "Le football c'est la guerre", *Le Monde diplomatique*, septembre 1988.
- 29 _ P. MILZA, "Sport et relations internationales", *op. cit.*, p. 166.
- 30 _ R. FRANK, *La Hantise du déclin. La France, 1920-1960 : finances, défense et identité nationale*, Paris, Belin, 1994.
- 31 _ *L'Équipe*, 7 avril 1948
- 32 _ *L'Équipe* titre le 9 avril 1948 : "L'Italie, première nation latine du football mais la France et l'Espagne peuvent à égalité briguer la 2^e place".
- 33 _ *L'Équipe*, 4 juin 1951.
- 34 _ *L'Équipe*, 3-4 avril 1948
- 35 _ Le souvenir de cette rencontre est fréquemment rappelé par la presse. Le résultat nul (0-0) obtenu à Colombes face à une équipe d'Italie, championne du monde, à l'issue d'un match spectaculaire confère à cette rencontre le statut de référence dans l'établissement d'une mythologie propre à alimenter la rivalité franco-italienne.
- 36 _ Au cours de cette décennie l'équipe d'Italie a gagné la coupe du monde en 1934 et 1938 et remporté le tournoi olympique en 1936. Cf. A. GHIRELLI, *Storia del Calcio in Italia*, Torino, Einaudi, 1990, p. 130-159.
- 37 _ P. MILZA, "Le football italien. Une histoire à l'échelle du siècle", *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, n°26, avril-juin 1990, p. 49-58.
- 38 _ *L'Équipe*, 1^{er} avril 1948.
- 39 _ Idem.
- 40 _ *L'Équipe*, 8-9 novembre 1958.
- 41 _ *L'Équipe*, 4 juin 1951.
- 42 _ Idem
- 43 _ M. WINOCK, *Parlez-moi de la France*, Paris Plon, 1995, p. 138.
- 44 _ *France-Soir*, 16 février 1956.
- 45 _ Cité in P. BONIFACE, "Football et relations internationales", *op. cit.*, p.24.
- 46 _ *L'Équipe*, 5 avril 1948.
- 47 _ *Paris-Presse L'Intransigeant*, 17 février 1956.
- 48 _ *France football*, n°518, 21 février 1956.
- 49 _ *L'Équipe*, 29 mai 1951.
- 50 _ *La Figaro*, 17 février 1956.
- 51 _ *France football*, n°518, 21 février 1956. Le vent a balayé en effet le stade de Colombes en 1948 tandis que la neige est tombé abondamment sur la pelouse du stade de Bologne en 1956. Ce jour-là malgré le travail inlassable de plusieurs centaines d'ouvriers occupés à déblayer le terrain, *Le Figaro* remarque que "Le spectacle offert n'avait que de lointains rapports avec le football et le sport pratiqué s'apparentait surtout au patinage" (17 février 1956).
- 52 _ *L'Équipe*, 17 février 1956
- 53 _ *Le Figaro*, 10 novembre 1958
- 54 _ P. MILZA, "L'image de l'Italie et des Italiens du XIX^e siècle à nos jours", *Cahiers de l'IHTP*, n°28, juin 1994, p. 71-82.
- 55 _ R. FRANK, "Qu'est-ce qu'un stéréotype" in J.N. JEANNENEY (dir.), *Une Idée fausse est un fait vrai. les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, éd. Odile Jacob, 2000, p. 22-23.

- 56 _ P. MILZA, "Sport et relations internationales", *op. cit.*, p. 172.
- 57 _ *L'Équipe*, 4 avril 1948.
- 58 _ *France football*, n°517, 14 février 1956.
- 59 _ *L'Équipe*, 7 avril 1954.
- 60 _ *L'Équipe*, 10-11 avril 1954.
- 61 _ P. GUICHONNET, "L'image de l'Italie dans la conscience nationale française", *Franco-Italica*, n°2, 1992, p. 9-16.
- 62 _ P. MILZA, "L'image de l'Italie et des Italiens du XIX^e siècle à nos jours", *op. cit.*, p. 74.
- 63 _ *France football*, n°106, 31 mars 1948.
- 64 _ *France Soir*, 5 juin 1951.
- 65 _ *Le Monde*, 5 juin 1951.
- 66 _ L'accusation portée par les joueurs français n'a jamais été démontrée. Cf. J. CORNU, *Les Matches entre nations*, Genève, éd. Farnot, 1980, p. 106.
- 67 _ N. ELIAS, E. DUNNING, *Sport et civilisation*, Paris, Fayard, 1994.
- 68 _ P. GUICHONNET, "L'image de l'Italie dans la conscience nationale française", *op. cit.*, p. 16.
- 69 _ L'Italie sélectionne en effet depuis les années trente des rimpatriati, c'est-à-dire des émigrés ou descendants d'émigrés. La pratique se poursuit et s'amplifie après la guerre en raison du nombre croissant de joueurs étrangers évoluant dans le championnat italien, situation, qui, si elle favorise le spectacle, nuit à l'émergence de jeunes talents nationaux. Cf. A. WAHL, P. LANFRANCHI, *Les Footballeurs professionnels des années 30 à nos jours*, Paris, Hachette, 1995, p. 86-100.
- 70 _ *France football*, n°516, 7 février 1956.
- 71 _ *Paris-Presse, L'Intransigeant*, 15 février 1956.
- 72 _ Il faut noter qu'au cours la période 1945-1966, l'équipe italienne est la seule équipe européenne que l'équipe de France ne parvient pas à battre alors qu'elle s'impose à deux reprises face à l'Allemagne (1952, 1954) et trois reprises face à l'Angleterre (1946, 1955, 1963), deux grandes nations de football mais aussi deux puissances européennes.
- 73 _ M. CAILLAT, *L'Idéologie du sport en France*, Paris, ed. de la Passion, 1989, p. 64.
- 74 _ Les dirigeants français en prennent largement la mesure à l'occasion des mauvaises performances des athlètes nationaux lors des jeux olympiques de Rome en 1960. Il est souligné que la France recueille moins de médailles que l'Italie. L'attaché militaire français dans la capitale italienne envoie peu de temps après une note qui démontre l'incorporation des résultats sportifs, et leurs effets éventuels, à l'appréciation de l'état des relations franco-italiennes. Il conclut son rapport en écrivant : "En résumé, nous sommes peut-être au début d'un très léger tournant dans les rapports avec la France, du fait du nouveau ministère, du fait de la recherche de l'harmonisation entre l'Europe des six et l'Europe des sept, du fait des événements d'Afrique, du fait des ambitions économiques italiennes au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, du fait même des répercussions psychologiques des jeux olympiques ou Soviétiques, Américains, Italiens, Australiens, Allemands collectionnent les lauriers, alors que la France, est de plus en plus absente, non seulement des places d'honneur, mais même des luttes finales pour ces places. Ainsi, non seulement il n'est pas question de nous reconnaître une quelconque supériorité mais rien n'est oublié de ce qui peut tendre à prouver que cette aspiration n'est pas justifiée " (Service Historique de l'Armée de terre, 14S91 : note n°781/I/S, Rome le 1^{er} septembre 1960).
- 75 _ Les dirigeants français en prennent largement la mesure à l'occasion des mauvaises performances des athlètes nationaux lors des jeux olympiques de Rome en 1960. Il est souligné que la France recueille moins de médailles que l'Italie. L'attaché militaire français dans la capitale italienne envoie peu de temps après une note qui démontre l'incorporation des résultats sportifs, et leurs effets éventuels, à l'appréciation de l'état des relations franco-italiennes. Il conclut son rapport en écrivant : " En résumé, nous sommes peut-être au début d'un très léger tournant dans les rapports avec la France, du fait du nouveau ministère, du fait de la recherche de l'harmonisation entre l'Europe des six et l'Europe des sept, du fait des événements d'Afrique, du fait des ambitions économiques italiennes au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, du fait même des répercussions psychologiques des jeux olympiques ou Soviétiques, Américains, Italiens, Australiens, Allemands collectionnent les lauriers, alors que la France, est de plus en plus absente, non seulement des places d'honneur, mais même des luttes finales pour ces places. Ainsi, non seulement il n'est pas question de nous reconnaître une quelconque supériorité mais rien n'est oublié de ce qui peut tendre à prouver que cette aspiration n'est pas justifiée " (Service Historique de l'Armée de terre, 14S91 : note n°781/I/S, Rome le 1^{er} septembre 1960).
- 76 _ En 1954, Jules Rimet publie un manifeste intitulé *Football et rapprochement des peuples* ?